Médiévales

Langues, Textes, Histoire

64 | printemps 2013
Temporalités de l'Égypte

Les événements de l'année 806. Ou comment al-Maqrīzī a pensé une rupture majeure dans l'histoire de l'Égypte

The Events of the Year 806. How al-Maqrīzī Thought a Major Breakpoint in the History of Egypt

Julien Loiseau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/6983>

DOI : 10.4000/medievales.6983

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 119-133

ISBN : 978-2-84292-371-6

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Julien Loiseau, « Les événements de l'année 806. Ou comment al-Maqrīzī a pensé une rupture majeure dans l'histoire de l'Égypte », *Médiévales* [En ligne], 64 | printemps 2013, mis en ligne le 25 septembre 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/6983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.6983>

Tous droits réservés

Julien LOISEAU

**LES ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 806.
OU COMMENT AL-MAQRĪZĪ A PENSÉ UNE RUPTURE MAJEURE
DANS L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE**

L'histoire de l'Égypte est à nouveau en chantier. Est-ce l'impact des découvertes archéologiques de ces trois dernières décennies – à Fustāt, la première capitale de l'Égypte islamique, tout particulièrement ? Est-ce l'effet d'une meilleure appréciation, et d'une analyse plus fine, des collections de documents (sur ostracon, papyrus ou papier), dont on mesure mieux aujourd'hui à quel point elles font de l'Égypte une exception dans le paysage documentaire de l'Islam médiéval ? Est-ce l'influence à retardement du retour critique, opéré depuis longtemps déjà dans d'autres champs, sur la stérilité des barrières chronologiques dont la raison d'être est avant tout académique ? Est-ce enfin le résultat d'un dialogue engagé depuis peu entre des disciplines qui se sont définies jadis selon des frontières linguistiques – en Égypte, entre grec, copte et arabe, puis entre arabe et turc ottoman ? Sans doute un peu de tout cela à la fois. Toujours est-il qu'à l'amont comme à l'aval de l'histoire médiévale de l'Égypte, les lignes ont commencé à bouger, plus ou moins dans le même sens : celui d'une atténuation de la portée des événements, que la conquête fût arabe ou ottomane, et d'une plus grande insistance sur la force des continuités¹. Le temps long est, plus largement, en passe de devenir la temporalité de prédilection des historiens de l'Islam, comme s'il fallait à toute force compenser dans ce champ la violence des ruptures contemporaines par la mise en exergue de la stabilité du passé. Les

1. Pour l'Antiquité tardive, voir les contributions du présent dossier. Pour les xv^e et xvi^e siècles, voir J. LOISEAU, « Le siècle turc », dans P. BOUCHERON éd., *Histoire du monde au xv^e siècle*, Paris, 2009, p. 33-51 ; voir également B. LELLOUCH et N. MICHEL éd., *Conquête ottomane de l'Égypte (1517). Arrière-plan, impact, échos*, Leyde, 2012.

études sur l'Islam médiéval seraient ainsi affectées à leur manière par une forme de néo-ottomanisme historiographique.

Al-Maqrīzī et la *qualità dei tempi*

L'alternance des temporalités, la sensibilité aux changements de rythme, l'attention portée à ce qui faisait pour les contemporains la *qualità dei tempi* pour reprendre les mots de Machiavel, sont pourtant des enjeux cruciaux dans un champ historiographique prompt à verser dans le discours de la tradition et le déterminisme culturel². Or, les historiens modernes de l'Égypte ont cette chance de pouvoir suivre les brisées d'un grand chasseur d'histoire, dont l'œuvre n'a cessé de peser sur l'appréciation du passé médiéval de la vallée du Nil : Taqīy al-Dīn Aḥmad al-Maqrīzī (1364-1442)³. Ses nombreux ouvrages – chroniques, dictionnaires biographiques, descriptions de topographie historique, brefs mémoires composés sur de multiples sujets mais toujours dans le souci des enseignements du passé – forment une œuvre inégalée dans l'historiographie pourtant proluxe de l'Égypte à la fin du Moyen Âge. Une œuvre connue et critiquée par ses contemporains, partiellement traduite en turc ottoman au xvi^e siècle, largement mise à contribution par les orientalistes depuis la fin du xviii^e siècle. Une œuvre à ce point prégnante qu'elle suscite aujourd'hui en retour une entreprise de déconstruction érudite, fondée sur le réexamen des manuscrits autographes – tentative de démystification qui a pour effet paradoxal de replacer al-Maqrīzī au centre de toutes les attentions⁴.

Un ouvrage en particulier occupe le cœur de cette œuvre, véritable bassin versant où confluent les différents modes d'écriture historique employés par al-Maqrīzī et une part importante de la masse de connaissances charriées par ses autres écrits : le *Kitāb al-Mawā'iz wa l-i'tibār fī dīkr al-ḥiṭaṭ wa l-āṭār*, le *Livre des exhortations et de l'observation des exemples dans la description des quartiers et des monuments*, plus communément connu sous le nom abrégé de

2. Sur la *qualità dei tempi*, voir P. BOUCHERON, *Léonard et Machiavel*, Lagrasse, 2008.

3. J.-C. GARCIN, « al-Maqrīzī, un historien encyclopédique du monde afro-oriental », dans Ch.-A. JULIEN *et al.* éd., *Les Africains*, t. IX, Paris, 1978, p. 193-223 ; N. RABBAT, « Who Was al-Maqrīzī ? A Biographical Sketch », *Mamlūk Studies Review*, 7/2 (2003), p. 1-19.

4. Voir la série remarquable des *Maqriziana* de Frédéric Bauden, par exemple F. BAUDEN, « Maqriziana IX : Should al-Maqrīzī Be Thrown Out with the Bath Water ? The Question of His Plagiarism of al-Awḥadī's *Khīṭaṭ* and the Documentary Evidence », *Mamlūk Studies Review*, 14 (2010), p. 159-232 et Id., « Maqriziana VII : al-Maqrīzī and the Yāsa : New Evidence of His Intellectual Dishonesty », dans R. AMITAI et A. LEVANONI éd., *The Mamluk Sultanate : Political, Military, Social and Cultural Aspects*, à paraître.

*Ḥiṭaṭ*⁵. Composé pour l'essentiel entre 1415 et 1424, mais enrichi jusqu'en 1440, au soir de sa vie, le livre des *Ḥiṭaṭ* d'al-Maqrīzī constitue le point d'aboutissement – et le dépassement – d'un genre historiographique proprement égyptien : la description des lots fonciers (*ḥiṭaṭ*) concédés après la conquête arabe dans le territoire urbain de Fustāt et qui furent à l'origine de ses quartiers (*ḥiṭaṭ*, encore) ; par extension, la description historique et topographique de l'Égypte et de ses capitales successives⁶. À l'image de ses devanciers, al-Maqrīzī inscrit ses *Ḥiṭaṭ* dans une temporalité bien précise, celle d'une crise historique dont le choc est si terrible qu'elle est en passe de rendre méconnaissable le passé de l'Égypte et de sa capitale. Ainsi justifie-t-il son projet dans l'introduction de l'ouvrage :

J'ai voulu donner un aperçu de ce que renferment les contrées de l'Égypte en fait de monuments qui nous restent des peuples disparus et des siècles écoulés, de ce qui subsiste à Fostat Masr de monuments, sans parler de ceux que le temps et l'âge ont presque détruits et dont les faibles traces encore visibles seront bientôt la proie de la destruction et du néant. Je parle aussi des débris de palais magnifiques que l'on rencontre dans la ville du Caire, des quartiers et des terrains qui la composent, de ses constructions superbes avec un aperçu sur les gens illustres qui les ont fondées et une notice sur les grands et vénérables personnages qui les ont achevées⁷.

La rédaction des *Ḥiṭaṭ* fut ainsi dictée par l'urgence de sauver de l'oubli la richesse du passé bientôt englouti de la capitale égyptienne, comme une fouille de sauvetage qu'al-Maqrīzī n'aurait cessé vingt-cinq années durant de poursuivre.

La réalité et l'ampleur de la crise du début du xv^e siècle, qui a affecté en profondeur « l'espace vécu » des Égyptiens, ont depuis longtemps été soulignées par les historiens⁸. Les traces de son impact sont multiples : le décrochage entre la Haute et la Basse Égypte dans le contexte plus large de la « méditerranéisation » déjà amorcée du sultanat mamelouk, le recul des terres cultivées tel que le met en lumière le premier cadastre ottoman de 1527-1528, la liquidation brutale

5. Les deux volumes de la vénérable édition des *Ḥiṭaṭ* d'al-Maqrīzī, sur les presses de Būlāq en 1853, ont été utilement remplacés par la nouvelle édition d'A. F. SAYYID, Londres, 5 vols., 2002-2004.

6. S. DENOIX, *Décrire Le Caire. Fustāt-Miṣr d'après Ibn Duqmāq et Maqrīzī*, Le Caire, 1992 ; J. LOISEAU, *Reconstruire la Maison du sultan. Ruine et recomposition de l'ordre urbain au Caire (1350-1450)*, Le Caire, 2010, I, p. 19-25. Voir également S. BOUDERBALA, « L'histoire topographique, un genre littéraire spécifique aux lettrés égyptiens, III^e/IX^e-IX^e/XV^e siècle », *Annales islamologiques*, 45 (2011), p. 167-188.

7. AL-MAQRIZI, *Kitāb al-Mawā'iz wa l-i'tibār fī dīkr al-ḥiṭaṭ wa l-āṭār* (éd. A. F. SAYYID, I, p. 4). Nous citons ici la traduction d'U. BOURIANT, *Description historique et topographique de l'Égypte. Mémoires de la Mission archéologique française en Égypte*, 17 (1895), p. 3-4.

8. J.-C. GARCIN, « Pour un recours à l'histoire de l'espace vécu dans l'étude de l'Égypte arabe », *Annales ESC*, n° 3-4 (1980), p. 436-451.

d'un grand nombre de fondations pieuses qui eut des effets durables jusque sur la jurisprudence en matière de *waqf*, l'évolution spectaculaire de la distribution des mosquées du vendredi dans l'espace de la capitale égyptienne...⁹ On pourrait bien allonger la liste, il serait difficile d'y trouver de quoi contredire sur le fond le constat établi par al-Maqrīzī au moment même où les effets de la crise se faisaient pleinement ressentir. Les travaux des historiens modernes sur l'Égypte du xv^e siècle, une Égypte pour l'essentiel postérieure à celle des *Ḥiṭaṭ*, ne laissent guère d'autre choix que de considérer avec le plus grand sérieux la manière dont al-Maqrīzī a tenté de comprendre la rupture dont il était le témoin.

Or, al-Maqrīzī a pensé la crise du début du xv^e siècle comme un événement inédit dans toute l'histoire de l'Égypte, depuis les temps pharaoniques. À ses yeux, seule la « Grande Adversité » (*al-šidda al-'uṣmā*), qui avait frappé le pays entre 1065 et 1072 sous le califat d'al-Mustansir bi-llāh, pouvait lui être comparée de par son ampleur et la nature de ses effets. Mais la crise qu'affrontait l'Égypte de son temps différait cependant de ce terrible précédent par la nature de ses causes et par ses conséquences à plus long terme. Aussi l'objet intellectuel que l'on entend examiner ici – la réflexion d'al-Maqrīzī sur la crise du début du xv^e siècle – n'est-il pas un pur jeu d'esprit, dans la mesure où il a tenté de rendre intelligible une rupture dont la réalité des effets est difficile à récuser. Enfin, et c'est une raison supplémentaire s'il en fallait encore pour lire attentivement al-Maqrīzī, sa réflexion sur la crise a évolué à mesure qu'il composait son œuvre, les concepts qu'il employait ont changé pour qualifier une mutation que l'on a désignée jusqu'à présent par le mot un peu trop commode, et en partie inadapté, de « crise ». Essayons maintenant de suivre al-Maqrīzī dans ses mots eux-mêmes.

Les événements de l'année 806

Il suffit de feuilleter les *Ḥiṭaṭ* pour s'apercevoir bien vite du caractère récurrent, comme un leitmotiv, de la mention de l'année 806 de l'Hégire (21 juillet 1403-10 juillet 1404) sous la plume d'al-Maqrīzī. Elle apparaît ainsi dans 87 des 1063 fiches toponymiques consacrées à la description du Caire depuis l'époque ayyoubide, soit un peu plus de 8 % du total. L'évocation de l'année 806 y est associée presque systématiquement au mot *ḥawādīt* (les événements, les

9. J.-C. GARCIN, « La « méditerranéisation » de l'empire mamelouk sous les sultans Bahrides », *Revista degli Studi Orientali*, 48 (1973-1974), p. 109-116 ; N. MICHEL, « Villages désertés, terres en friche et reconstruction rurale en Égypte au début de l'époque ottomane », *Annales islamologiques*, 36 (2002), p. 197-251 ; L. FERNANDES, « *Istibdal*: The Game of Exchange and Its Impact on the Urbanization of Mamluk Cairo », dans D. BEHRENS-ABOUSEIF éd., *The Cairo Heritage. Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, Le Caire, 2000, p. 203-222 ; J. LOISEAU, *Reconstruire la Maison du sultan...*, I, p. 80-86 et 128-130.

accidents) et dans une moindre mesure au mot *miḥan* (les épreuves, les malheurs). «Les événements et les épreuves de l'année 806»: c'est sous ce chapeau que l'auteur regroupe les multiples causes qui ont provoqué de son temps l'abandon d'un quartier, la fermeture d'une mosquée, la destruction d'une demeure... Les conséquences des «événements» étaient ainsi visibles dans les rues du Caire au début du xv^e siècle¹⁰. Il était urgent d'en déterminer les causalités.

Al-Maqrīzī aborde le sujet pour la première fois dans le cadre d'un petit traité, l'*Iḡāṭat al-umma bi kaṣf al-ḡumma*, ou *Remède offert à la communauté pour dissiper le chagrin*, que l'on connaît habituellement sous le titre de *Traité des famines* que lui a donné son traducteur, Gaston Wiet, en 1962¹¹. Al-Maqrīzī achève la rédaction de l'*Iḡāṭat al-umma*, d'après ses dires, dans la seconde moitié de l'année 808/1405-1406. Sans doute faut-il placer le moment précis à la fin de l'automne 1405, durant le règne du jeune sultan al-Manṣūr 'Abd al-'Azīz b. Barqūq, qui succède brièvement, du 21 septembre au 27 novembre, à son frère al-Nāṣir Faraḡ. John Meloy suggère en effet que la rédaction de l'*Iḡāṭat al-umma* avait sans doute été, pour son auteur, une ultime tentative pour recouvrer, à la faveur d'un changement de règne, la fonction de *muḥtasib al-Qāhira* ou «préfet des marchés du Caire» qui avait été la sienne, pour la troisième fois, en avril-mai 1405¹². Une troisième saison était donc en train de s'écouler, depuis celle de l'année 806/1403, quand al-Maqrīzī mettait la dernière main à sa démonstration.

La chronologie des événements revêt ici toute son importance. Al-Maqrīzī consacre en effet son traité, non aux famines, comme le suggérait Gaston Wiet, mais aux chertés (*ḡalā'*) qui, à de nombreuses reprises, ont frappé l'Égypte depuis les temps pharaoniques¹³. Or, qu'enseigne l'histoire de chacun de ces épisodes – la première cherté de l'ère islamique en 706, les chertés qui frappèrent à la veille de l'avènement des Fatimides et préparèrent le basculement du pays dans la décennie 960, celles bien plus terribles qui marquèrent le règne d'al-Mustanṣir bi-llāh et donnèrent lieu, entre 1065 et 1072, à des scènes d'anthropophagie... ? Que des calamités célestes (*āfāt samāwiyya*), le plus souvent une mauvaise

10. Pour un inventaire et une cartographie des abandons signalés par al-Maqrīzī dans l'espace de la capitale égyptienne, voir J. LOISEAU, *Reconstruire la Maison du sultan...*, II, cartes 1-3 et tableau A, p. 591-599.

11. AL-MAQRIZI, *Iḡāṭat al-umma bi kaṣf al-ḡumma* (éd. M. M. ZIYĀDA et Ğ. M. AL-ŠAYYĀL, Le Caire, 1940; trad. G. WIET, «Le Traité des famines de Maqrīzī», *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 5 (1962), p. 1-90; trad. A. ALLOUCHE, *Mamluk Economics. A Study and Translation of al-Maqrīzī's Iḡāṭah*, Salt Lake City, 1994).

12. J. L. MELOY, «The Merits of Economic History: Re-Reading al-Maqrīzī's *Iḡāṭah* and *Shudhūr*», *Mamlūk Studies Review*, 7/2 (2003), p. 183-203.

13. Sur la traduction de *ḡalā'*, voir les remarques d'A. ALLOUCHE, *Mamluk Economics...*, p. 7-12, et la critique de J. L. MELOY, «The Merits of Economic History...», p. 194. Le français «cherté» évoque la hausse des prix des denrées de base, tout en connotant la violence de l'événement.

crue du Nil, entraînent une hausse des prix des denrées de première nécessité, par anticipation des mauvaises récoltes de l'année à venir. Puis, que la cherté se résorbe naturellement, le plus souvent dès l'année suivante, avec le retour de la crue à un niveau suffisant pour envisager des récoltes plus favorables¹⁴. Les épreuves que connaît le pays au temps d'al-Maqrīzī, en revanche, délivrent une tout autre leçon. La crue de l'été 806/1403 fut désastreuse, enclenchant le mécanisme de la cherté, ce qui est naturel ; la crue de l'été 807/1404 fut excellente, sans pour autant faire retomber les prix à un niveau acceptable, ce qui, à l'inverse, est anormal. Un an plus tard, la crue de l'été 808/1405 n'a rien changé à cette situation exceptionnelle¹⁵.

Pour al-Maqrīzī, cet accident est inédit dans l'histoire de l'Égypte. Certes, le traité s'est attardé en détail sur la cherté de 1295-1296, laquelle inaugurerait la série des épreuves que connut le pays sous « le règne des Turcs », les Mamelouks, dont la mauvaise administration (*sū' al-tadbīr*) a commencé selon lui à perturber l'ordre naturel des choses. Mais ni en 1295-1296, ni en 1374-1375 encore, la cherté n'avait duré au-delà de sa deuxième saison¹⁶. L'objet du traité n'est donc pas de comprendre la terrible mortalité de l'année 806/1403-1404, au cours de laquelle « la moitié de la population de l'Égypte mourut de faim et de froid »¹⁷, mais de rendre compte d'un dérèglement profond de l'ordre des choses, le scandale du maintien de la pénurie et de l'aggravation de la hausse des prix. Si la cherté persiste, c'est que ses causes ne sont plus naturelles mais qu'elles sont fondamentalement humaines, autrement dit politiques, qu'elles résident dans un mauvais gouvernement du pays – mais que pour cette raison même, elles sont curables. On ne peut pas aller contre l'ordre naturel, mais on peut aller, au moins en partie, contre le désordre des hommes.

L'Égypte malade de son gouvernement

La deuxième section de l'*Iḡāṭat al-Umma*, intitulée « l'Exposé des causes qui ont provoqué les épreuves (*miḥan*) de notre temps et les ont fait persister tout au long de l'époque que nous avons traversée », est le moment où al-Maqrīzī établit le diagnostic. Celui-ci convoque trois ordres de fait, en apparence très différents, pour expliquer les malheurs du temps : le développement de la vénalité

14. AL-MAQRIZI, *Iḡāṭat al-umma* (éd., p. 11-41 ; trad. G. WIET, p. 12-43 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 29-49).

15. *Ibid.* (éd., p. 42-43 ; trad. G. WIET, p. 44-45 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 51).

16. *Ibid.* (éd., p. 32-39 et 40-41 ; trad. G. WIET, p. 32-41 et 42 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 43-48 et 49).

17. *Ibid.* (éd., p. 43 ; trad. G. WIET, p. 45 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 51).

des charges officielles, la hausse de l'impôt foncier et la généralisation de l'usage des monnaies de cuivre.

La vénalité des charges est dénoncée par al-Maqrīzī comme un signe désastreux de la corruption nouvelle du pouvoir souverain, inaugurée sous le règne du sultan al-Zāhir Barqūq (1382-1399). Cette pratique a pour effet que tout nouveau titulaire d'une charge est contraint de s'endetter pour pouvoir verser la somme promise au sultan et assurer son nouveau train de vie. Sous la pression de ses créanciers, il se retourne contre ses clients (*ḥawāṣīt*) et ses propres agents (*a'wān*) pour se rembourser au plus vite. Vizirs, juges, gouverneurs de province exercent ainsi une terrible pesée sur le territoire de leur juridiction, multipliant les actions arbitraires (*maẓālim*) et les taxations indues (*maḡārim*)¹⁸.

La deuxième cause, la hausse de l'impôt foncier, résulte d'un processus analogue à l'œuvre également depuis la fin du XIV^e siècle, dans le cadre des concessions fiscales (*iqtā'*) des émirs mamelouks. Confrontés à une baisse sensible de leurs revenus – dont al-Maqrīzī omet d'identifier la cause première – les émirs ont cherché à compenser leurs pertes en exigeant de leur *iqtā'*, d'année en année, un rendement fiscal de plus en plus élevé au détriment des fellahs¹⁹.

L'accroissement des prélèvements est ainsi général : indirectement, par la vénalité des charges ; directement, par la hausse de l'impôt foncier. Or, cet accroissement prend un tour dramatique quand s'amorce, avec la mauvaise crue du Nil, l'enchaînement de la cherté. Devant la baisse des rentrées fiscales, qui sont acquittées pour l'essentiel en nature, « l'État, dit al-Maqrīzī, accapare (*iḥtikār*) les vivres, ne laissant les gens y accéder qu'au prix souhaité ». S'ils ont réchappé à la disette, les habitants des campagnes abandonnent leur foyer et se dispersent dans le pays, faute de pouvoir faire face aux charges et aux exactions croissantes. Cet exode aggrave une situation déjà entamée par la mort des animaux et la cherté des semences, et conduit à la mise en jachère de la

18. *Ibid.* (éd., p. 43-45 ; trad. G. WIET, p. 45-48 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 52-53). Sur la vénalité des charges dans l'administration mamelouke, plus souvent interprétée en termes de corruption que de fiscalité (dans la droite ligne de la critique du pouvoir par al-Maqrīzī), voir B. MARTEL-THOUMIAN, *Les Civils et l'administration dans l'État militaire mamlūk (IX^e-XV^e siècle)*, Damas, 1991, p. 88-92 ; T. MIURA, « Administrative Networks in the Mamluk Period: Taxation, Legal Execution, and Bribery », dans T. SATO éd., *Islamic Urbanism in Human History: Political Power and Social Networks*, Londres, 1997, p. 39-76.

19. *Ibid.* (éd., p. 45-47 ; trad. G. WIET, p. 48-49 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 53-54). Al-Maqrīzī évoque la « cherté des terres agricoles » (*ḡalā' al-aṭyān*) puis, plus précisément, l'augmentation du « montant du loyer » (*maqādīr al-aḡr*) de la terre ou encore du « loyer du *faddān* de terre agricole » (*aḡrat al-faddān min al-ḥīn*). Mais Nicolas Michel a montré que ce vocabulaire de la location, que l'on retrouve sous la plume de ses contemporains comme dans le *Ṣubḥ al-a'ṣā'* d'al-Qalqaṣandī, ne recouvre rien d'autre que l'assiette et le prélèvement de l'impôt foncier (*ḥarāḡ*). N. MICHEL, « Devoirs fiscaux et droits fonciers : la condition des Fellahs égyptiens (XIII^e-XVI^e s.) », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 43/4 (2000), p. 521-578 (p. 556).

plupart des terres²⁰. Au lieu de s'atténuer au terme de deux années, la cherté se trouve ainsi durablement pérennisée.

Un troisième et dernier facteur y contribue lourdement aux yeux de l'ancien préfet des marchés (*muḥtasib*) : la généralisation de l'usage des monnaies de cuivre (*fulūs*). Al-Maqrīzī dénonce l'avènement en Égypte d'une nouvelle unité de compte délivrée en monnaie de cuivre (*dirham min fulūs*), laquelle est venue se substituer à l'unité de compte traditionnelle délivrée jusqu'alors en monnaie d'argent (*dirham nuqra*). Le problème posé par le dirham de cuivre de compte – pour expliciter l'expression *dirham min fulūs* – c'est qu'il dissimule la valeur réelle des choses. Désormais, les prix, les salaires, les fortunes sont évalués, sont versés et sont dépensés à l'aide d'une monnaie trompeuse qui dissimule la hausse des prix et l'effondrement de ce que nous appelons aujourd'hui le pouvoir d'achat²¹. Or, comme pour la vénalité des charges ou la hausse de l'impôt foncier – les deux premières causes de la maladie du pays –, le bouleversement induit par cette innovation néfaste est à l'œuvre depuis près de deux décennies, à la suite de la frappe massive de monnaies de cuivre au début du règne d'al-Zāhir Barqūq. Mais ses conséquences n'apparaissent dans toute leur ampleur qu'avec l'amorce d'une nouvelle cherté²². Des trois causes de la maladie du temps (*marḍ al-zamān*), c'est la seule qui paraît immédiatement curable : al-Maqrīzī préconise comme remède (*dawā'*) une reprise du monnayage de l'argent²³.

Saisie immédiate, temporalités multiples

Première tentative d'al-Maqrīzī pour comprendre les calamités du moment, l'*Iğātat al-umma* est traversée d'une tension, encore incomplètement résolue, entre les cadres de l'analyse et les causalités mises au jour. L'objet du traité est bien un événement, cette cherté qui doit tenir dans l'espace théorique de deux années comme l'enseignent ses précédents historiques. Mais son caractère exceptionnel l'enchaîne dans une seconde temporalité, un présent de plus longue durée, inauguré deux décennies auparavant, sous le règne si lourd d'innovations du sultan al-Zāhir Barqūq (1382-1399). En d'autres termes, l'épisode de la cherté

20. AL-Maqrīzī, *Iğātat al-umma* (éd., p. 42, 44 et 46-47 ; trad. G. WIET, p. 45, 46-47 et 49 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 51, 52-53 et 54).

21. *Ibid.* (éd., p. 76-80 ; trad. G. WIET, p. 75-78 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 77-79).

22. *Ibid.* (éd., p. 71-72 ; trad. G. WIET, p. 69-71 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 71-72). Voir également B. SHOSHAN, « From Silver to Copper: Monetary Changes in Fifteenth-Century Egypt », *Studia Islamica*, 56 (1982), p. 97-116 ; W. C. SCHULTZ, « Mahmūd ibn 'Alī and the 'New Fulūs': Late Fourteenth Century Mamluk Egyptian Copper Coinage Reconsidered », *American Journal of Numismatics* (2nd series), 10 (1998), p. 123-144.

23. AL-Maqrīzī, *Iğātat al-umma* (éd., p. 80-81 ; trad. G. WIET, p. 79-80 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 80-81).

excède sa définition, devient le lieu d'une histoire, tout en butant encore sur son actualité immédiate. La réflexion d'al-Maqrīzī y apparaît, au final, prisonnière de son projet concret, la réforme monétaire du pays.

S'il est possible de comprendre les enchaînements qui conduisent des trois causes dégagées à l'aggravation de la cherté et à sa pérennisation, aucun argument n'est avancé pour expliquer le recours à ces innovations désastreuses, sinon la cupidité des puissants et la complaisance servile de leurs clients. Il manque en fait deux éléments de taille au discours d'al-Maqrīzī : une claire prise de conscience de l'appauvrissement général de l'Égypte, et une mise en lumière de sa cause première, la décrue du nombre des hommes sous les assauts répétés de la peste, maladie devenue endémique en Égypte depuis le grand anéantissement de 1348²⁴. C'est que le carcan conceptuel de la cherté (*ḡalā'*) fait obstacle à cette prise de conscience. Ses contraintes chronologiques empêchent al-Maqrīzī de saisir des évolutions de long terme. Mais ne le blâmons pas trop vite pour sa myopie. À la différence de la cherté, maladie dont l'observateur peut sans orgueil se faire le médecin, la peste, elle, demeure dans la main de Dieu et échappe à toute causalité humaine²⁵.

De la cherté à la ruine : le temps long de la crise

Dans la suite de l'œuvre d'al-Maqrīzī, tout particulièrement dans les *Ḥiṭaṭ*, mais également, par exemple, dans les biographies des *Durar al-ʿuqūd al-farīda*, l'année 806 revient très régulièrement comme un moment de rupture majeure dans l'histoire de l'Égypte²⁶. Cependant, à la différence de l'analyse proposée dans l'*Iḡāṭat al-Umma*, l'année terrible n'est plus associée à une cherté exceptionnelle, mais au surgissement brutal de la ruine (*ḥarāb*), dont les signes funèbres – l'abandon des lieux et leur délabrement sans remède – sont désormais visibles partout en Égypte, jusque dans les quartiers et les mosquées du Caire.

La notion de *ḥarāb* était totalement absente du constat dressé en 1405 dans l'*Iḡāṭat al-Umma*²⁷. Moins technique et moins restrictive que le concept de cherté,

24. M. W. DOLS, *The Black Death in the Middle East*, Princeton, 1977. B. SHOSHAN, « Notes sur les épidémies de peste en Égypte », *Annales de démographie historique* (1981), p. 387-404.

25. M. W. DOLS, « The comparative Communal Response to the Black Death in Muslim and Christian Societies », *Viator*, 5 (1974), p. 269-287.

26. Voir par exemple les biographies de deux grandes figures de l'administration sultanienne, Sa'd al-Dīn Ibrāhīm Ibn al-Gurāb et Ḡamāl al-Dīn Yūsuf al-Ustādār, qui furent aux affaires sous le règne désastreux d'al-Nāṣir Faraḡ (1399-1412) et sont aux yeux d'al-Maqrīzī « les deux hommes qui ont provoqué la ruine du monde » : AL-MAQRIZI, *Durar al-ʿuqūd al-farīda fī tarāḡim al-a'yān al-mufīda* (éd. M. AL-ḤALILI, Beyrouth, 2002, I, n° 32, p. 92-100 et III, n° 1459, p. 562-572).

27. Al-Maqrīzī n'emploie qu'une seule fois le radical ḥā'/'rā'/'bā' dans l'*Iḡāṭat al-umma*, avec le sens d'abandon et non de ruine physique des lieux : « Tout ce que nous venons de mentionner provoqua

elle offre à al-Maqrīzī, au prix il est vrai d'une moindre rigueur chronologique, un cadre d'analyse apte à saisir les différentes temporalités qui régissent les facteurs dont la conjonction a plongé l'Égypte dans la crise. Al-Maqrīzī, cependant, n'en offre pas d'exposé systématique. Un *Chapitre sur les causes de la ruine* (*Ḍikr asbāb al-ḥarāb*) est certes annoncé dans l'introduction des *Ḥiṭaṭ*. L'auteur y fait allusion dans plusieurs notices de l'ouvrage, ainsi qu'ailleurs dans d'autres de ses œuvres. Il n'a cependant été retrouvé qu'à l'état de fragment, dans le manuscrit autographe du brouillon (*musawwada*) des *Ḥiṭaṭ*²⁸. L'évocation du *ḥarāb* est donc pour l'essentiel dispersée dans l'œuvre d'al-Maqrīzī, à l'exception de quelques passages où il en regroupe les causes en faisceau, comme dans la nécrologie du sultan al-Nāṣir Faraǧ, mort en 815/1412 (*voir traduction en annexe*).

Dans la perspective d'al-Maqrīzī, la ruine de l'Égypte est de prime abord le produit d'une convergence dramatique, d'un concours de calamités qui ont fait basculer le pays sous le règne d'al-Nāṣir Faraǧ (1399-1412). Deux éléments déclencheurs sont mis en exergue : d'une part, la dévastation de la Syrie par les hordes de Tamerlan en 1400-1401, villes et provinces ruinées qui deviennent au lendemain du désastre la proie des émirs en rébellion contre le sultan ; d'autre part, une mauvaise crue du Nil que l'on connaît bien maintenant et qui, en 1403, a armé en Égypte l'engrenage de la cherté. Leurs effets réciproques vont se renforçant. La quasi-sécession des provinces syriennes accroît brusquement les besoins financiers du sultan, qui doit soutenir la charge écrasante de six expéditions militaires contre les rebelles en moins de dix ans.

Dans le même temps, l'effondrement de la production agricole, la baisse dramatique des rentrées fiscales et la cherté qui perdure, rongent un peu plus les revenus du sultan. La convergence de ces deux épreuves pousse le pouvoir à mettre le pays en coupe réglée. De manière très significative, le fragment conservé du *Chapitre sur les causes de la ruine* décrit exclusivement cette entreprise de pillage des provinces de Haute et de Basse Égypte par les hommes de la Maison du sultan, entreprise initiée dès le règne d'al-Zāhir Barqūq et portée à son paroxysme sous le règne de son fils, al-Nāṣir Faraǧ²⁹. C'est ce pillage organisé, étendu à toutes les sources immédiates de numéraire, l'exercice d'une véritable terreur fiscale, qui, en aggravant les conséquences prévisibles des calamités du

l'abandon de la plupart des villages » (*fa-ḥuriba bi-mā ḏakarnā mu'zam al-qurā*). AL-MAQRIZI, *Iḡāṭat al-umma* (éd., p. 46 ; trad. G. WIET, p. 49 ; trad. A. ALLOUCHE, p. 54).

28. AL-MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ* (éd. A. F. SAYYID, I, p. 8 et IV/2, p. 1087-1088). Le *Chapitre sur les causes de la ruine* est cité à cinq reprises dans le corps des *Ḥiṭaṭ* : *ibid.* (éd. A. F. SAYYID, I, p. 244 et 299 ; III, p. 721 ; IV, p. 178 et 756). Al-Maqrīzī y fait également allusion à deux reprises dans sa grande chronique, le *Kitāb al-Sulūk li-mā 'rifat duwal al-mulūk* : AL-MAQRIZI, *Sulūk*, éd. S. 'ASHUR, Le Caire, 1970-1973, IV/1, p. 27-29 et 551. C'est enfin le cas dans au moins une des biographies du dictionnaire qu'il consacre à ses contemporains : AL-MAQRIZI, *Durar*, I, p. 98.

29. AL-MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ* (éd. A. F. SAYYID, I, p. 8 et IV/2, p. 1087-1088).

moment – le cas le plus flagrant est celui des digues dont la négligence perturbe durablement la maîtrise de la crue du Nil –, font basculer le pays tout entier dans la ruine au cours de l'année 806.

La ruine de l'Égypte : une chronologie politique

Le raisonnement déployé par al-Maqrīzī prive ainsi de toute efficacité propre les causes concrètes de la mort des hommes – qu'ils aient péri de faim, du fait de l'épidémie (*wabā'*) ou dans les combats. En d'autres termes, la décrue du nombre des hommes n'est qu'un effet du pillage de l'Égypte, le plus sûr symptôme et non la cause première de sa ruine. Aussi n'est-ce ni dans la fréquence nouvelle des chertés, ni dans la récurrence des pestes qu'al-Maqrīzī inscrit désormais la temporalité propre de la ruine, mais dans une chronologie éminemment politique. Les prémices de la ruine sont décelables dès les années 1380 sous le règne d'al-Zāhir Barqūq (1382-1399). Le *ḥarāb* s'empare du pays sous le règne de son fils al-Nāṣir Farağ (1399-1412), tout particulièrement au cours de l'année 806/1403-1404. Le règne de son successeur, al-Mu'ayyad Ṣayḥ (1412-1421), ne voit pas plus l'Égypte se relever de ses ruines, puisque la mise en coupe réglée du pays se poursuit. Les événements et les épreuves de l'année 806 ne sont plus seulement, comme dans l'*Iğāṭat al-Umma*, les conséquences des mauvaises pratiques de gouvernement. Elles marquent le commencement d'une nouvelle époque, le basculement du pays sur une nouvelle pente de son histoire, dont al-Maqrīzī n'imagine pas qu'il puisse jamais, de son vivant, en connaître la fin.

Le profond pessimisme d'al-Maqrīzī, les regrets et l'inquiétude qui colorent toute son œuvre ont souvent été soulignés. Ils ont servi d'argument pour relativiser la portée de sa réflexion, la réduire aux récriminations d'un homme qui aurait partagé la même hostilité instinctive envers le pouvoir politique que la majorité des oulémas. Pourtant, cette inquiétude et ce malaise planent également sur les œuvres de ses contemporains qui ont entrepris, durant la première moitié du xv^e siècle, de compiler et de reformuler toute l'histoire de l'Égypte islamique. Il est vrai que la déploration des événements et des malheurs (*al-hawādīṭ wa l-miḥan*) de l'année 806 est absente, par exemple, de la chronique composée par l'une des plus hautes figures de la judicature égyptienne au xv^e siècle, Ibn Ḥağar (1372-1449). On la rencontre, en revanche, sous la plume d'Ibn Tağrī Birdī (1409-1470), fils d'un grand émir et historiographe quasi officiel de la cour mamelouke – ce qui n'est guère surprenant compte tenu de l'influence qu'al-Maqrīzī a pu exercer sur son travail d'historien³⁰. On la retrouve également dans

30. « Durant cette année [806], il y eut en Égypte une sécheresse exceptionnelle, qui fut suivie d'une cherté excessive et d'une épidémie. Cette année fut la première des années [qui virent] les

le *Ta'rīḥ* d'Ibn Qāḍī Šuhba (1377-1448), un homme du même milieu social qu'al-Maqrīzī, mais natif de Damas où il connut ce dernier et où il passa le plus clair de sa vie. De l'année 806, Ibn Qāḍī Šuhba affirme qu'elle est « la première des années marquées par les événements (*ḥawādiṯ*) et les épreuves (*miḥan*) qui provoquèrent la ruine de l'Égypte et l'anéantissement d'un grand nombre de ses habitants »³¹. Ce n'est sans doute pas assez pour conclure qu'al-Maqrīzī avait raison de penser l'année 806 comme une rupture majeure dans l'histoire de l'Égypte. C'est suffisant, en revanche, pour penser que sa réflexion ne paraissait pas extravagante à ses contemporains.

Julien LOISEAU – Institut universitaire de France/Centre d'études médiévales de Montpellier, Rue du Professeur Henri Serre, F-34000 Montpellier

événements et les épreuves (*al-ḥawādiṯ wa l-miḥan*) au cours desquels l'Égypte et ses provinces furent en grande partie ruinées (*ḥurriba*), en raison de la sécheresse, des dissidences [qui affaiblirent] l'autorité, de la valse des gouverneurs dans les provinces, etc. » : IBN TAGRĪ BIRDĪ, *Al-Nuḡm al-zāhira fī mulūk Miṣr wa l-Qāhira* (éd. DĀR AL-KUTUB, Le Caire, 1963-1972, XII, p. 301 ; trad. W. POPPER, *History of Egypt*, II, Berkeley, Los Angeles, 1954, p. 80).

31. IBN QĀḌĪ ŠUHBA, *Ta'rīḥ* (éd. 'ADNĀN DARWĪŠ, Damas, 1977, I, 3^e partie du manuscrit, p. 367).

Annexe. La nécrologie du sultan al-Nāṣir Farağ (1399-1412) par al-Maqrīzī³².

Al-Nāṣir fut, de tous les rois de l'Islam, celui qui porta le plus malheur. Il ruina en effet par son mauvais gouvernement l'ensemble des terres d'Égypte et de Syrie, de l'embouchure du Nil aux rives de l'Euphrate.

En l'an 803, le tyran Tamerlan entra en Syrie, ruina Alep, Hama, Baalbek et Damas qu'il incendia, au point que Damas ne fut plus qu'une colline de décombres (*kām*), sans une seule maison encore debout. Tamerlan fit tant de morts parmi les gens de Syrie que seul Dieu put les dénombrer. Il fit couper les arbres, au point qu'il n'y resta plus un seul animal, et qu'il fallut, même pour les chiens, les faire venir d'Égypte. Les terres de Palestine furent ruinées elles aussi, au point que pendant un temps, à Jérusalem, il n'y avait guère que deux hommes pour prier derrière l'imam à la prière de midi dans la mosquée al-Aqṣā.

En l'an 806, la cherté fit son apparition en Égypte. Les émirs et les fonctionnaires firent tout ce qui était en leur pouvoir pour que les prix augmentent, vendant au prix fort le grain qu'ils gardaient dans leurs greniers. Puis c'est le loyer des terres agricoles qui augmenta en Égypte, au point qu'il devint difficile de tirer de la terre le moindre profit.

En outre, les monnaies furent corrompues de par l'arrêt de la frappe islamique de l'or et la mise en circulation des dinars que frappaient les chrétiens. Le prix de l'or s'éleva de 20 à 240 dirhams. Les choses se trouvèrent sens dessus dessous. Les pièces de cuivre (*fulūs*) se répandirent, alors que jamais, ni par le passé, ni dans le temps présent, les *fulūs* n'avaient servi de monnaie. Or c'est en pièces de cuivre que l'on estimait désormais la valeur des choses mises en vente, ainsi que les salaires.

Chaque année [sous le règne d'al-Nāṣir], des taxes pour les digues étaient imposées aux fellahs dans les villages d'Égypte. Pourtant, on négligeait d'entretenir les digues tout en imposant aux gens de s'en charger et en leur réclamant de l'argent. Les vizirs forçaient également négociants et marchands à leur acheter des marchandises à un prix supérieur à leur valeur. Les prélèvements imposés aux négociants et aux marchands, harcelés par les agents du sultan, devinrent écrasants du fait de cette ignoble pratique des ventes forcées. Tout cela entraîna la ruine des provinces d'Égypte. La prospérité disparut, les richesses diminuèrent, la cherté devint pour les gens une chose naturelle comme si elle ne devait jamais cesser.

À la même époque, les séditions (*fitan*) se succédaient les unes aux autres en Égypte comme en Syrie, et al-Nāṣir multipliait les expéditions militaires en Syrie. Or, à chacune de ses expéditions, en sus de la dépense occasionnée par les

32. AL-MAQRIZI, *Kitāb al-Sulūk li-ma'rifat duwal al-mulūk*, S. 'ASHUR éd., Le Caire, 1970-1973, IV/1, p. 225-227.

chevaux et les armes, il distribuait à ses troupes avant son départ plus de mille milliers de dinars tirés du sang et du cœur des Égyptiens. Il partait alors pour la Syrie, ruinant les domaines agricoles, déracinant les richesses, dévastant les villages. Puis il rentrait en Égypte, alors que les causes de la sédition étaient encore plus vives et qu'elle reprenait comme avant.

Ainsi furent ruinés Alexandrie, les villages de la province de Buḥayra, la plus grande partie de la Šarqiyya, l'essentiel de la Ġarbiyya, et furent anéantis les villages du Fayyūm. La ruine (*ḥarāb*) s'étendit aux villages de Haute Égypte, où la prière du vendredi fut abolie dans plus de quarante mosquées. Assouan, l'un des principaux postes-frontière (*tuġūr*) de l'Islam fut effacé : il n'y restait plus ni émir, ni grand, ni marché, ni maison. Les villes de Haute Égypte, dans leur totalité, furent touchées par le déclin. Au Caire, dans les quartiers *intra-muros* comme dans les quartiers extérieurs, plus de la moitié des immeubles furent ruinés. Deux tiers de la population égyptienne moururent en raison de la faim et de l'épidémie. Et tout au long du règne d'al-Nāṣir, un nombre incalculable de gens moururent au cours des différentes séditions.

Les événements de l'année 806. Ou comment al-Maqrīzī a pensé une rupture majeure dans l'histoire de l'Égypte

La crise qui frappa l'Égypte à la fin du Moyen Âge, et qui connut son paroxysme dans les premières années du xv^e siècle, a laissé une empreinte durable dans l'histoire du pays et de sa capitale. Avant d'attirer l'attention des historiens, elle a marqué l'esprit des contemporains et modifié en profondeur le regard qu'ils portaient sur leur histoire. De tous ceux qui tentèrent alors de comprendre la brutalité du temps présent à la lumière du passé de l'Égypte, Taqīy al-Dīn Aḥmad al-Maqrīzī (1364-1442) se distingue par l'importance de son œuvre historique et son souci d'apporter un diagnostic et un remède à la maladie de son époque. La réflexion d'al-Maqrīzī, littéralement obsédé par les « événements » intervenus au cours de l'année 806 de l'Hégire (1403-1404) dont le pays ruiné portait la trace funeste, a cependant évolué au fil du temps. L'analyse à chaud, qu'il expose dès 1405 dans l'*Iġāṭat al-umma*, propose de voir dans les malheurs du temps, en les comparant aux épreuves du passé, les effets d'une cherté qui se maintient anormalement au lieu de se résorber deux saisons après les désastres naturels qui l'ont provoquée. Dans la suite de son œuvre, et tout particulièrement dans ses fameuses *Ḥiṭaṭ*, le concept de cherté (*ġalā'*) est abandonné au profit de celui de ruine (*ḥarāb*). L'Égypte n'est pas seulement malade du mauvais gouvernement des Mamelouks. L'arbitraire de l'État, et sa fiscalité prédatrice, ont précipité

le pays sur une pente dont il ne se relèvera pas. Le profond pessimisme d'al-Maqrīzī, démenti par le redressement de l'État mamelouk, n'enlève rien cependant à la force de son constat et à la finesse de ses analyses.

Crise – ruine – Égypte – Mamelouks – al-Maqrīzī.

The Events of the Year 806. How al-Maqrīzī Thought a Major Breakpoint in the History of Egypt

Mamluk Egypt was struck by a major crisis which reached its climax in the beginning of the Fifteenth century. Modern historians have shown the extent to which the country and its capital bared the mark of the disaster. But contemporaries were also aware to live a breakpoint in the long history of Egypt. Among Mamluk historians who have tried to understand the events of their age in the light of the past, Taqīy al-Dīn Aḥmad al-Maqrīzī (1364-1442) stands apart, owing to the significance of his historical works and to his concern about the disease of his time and its remedy.

Al-Maqrīzī's thought was literally obsessed by the «events» which occurred during the year 806 A.H. (1403-1404 A.D.) and left their mark on the country. As soon as 1405, in the *Ighāthat al-umma*, he suggested to see in the malice of the time the consequences of a harsh dearth which continued over time instead of reversing, as it is shown by the history of Egypt, two years after the natural disasters that first caused the inflation. In his following works, especially in his famous *Khiṭaṭ*, al-Maqrīzī abandoned the concept of dearth (*ghalā'*) in favour of that of ruin (*kharāb*). Egypt was not only ill of the Mamluks' misgovernment. According to al-Maqrīzī, the arbitrary nature of the state and its predatory taxation hastened the country in a new stage of its history. A ruin from which it would never recover.

Crisis – ruin – Egypt – Mamluk – al-Maqrīzī.